

TRANSMETTRE LES RÉCITS INVISIBLES

Etude sur l'invisibilisation de l'histoire du travail des femmes migrantes dans la transmission intergénérationnelle

par AWSA-Be



© Grève des femmes de la Fabrique nationale à Herstal (1966).



© Eva Jiménez Lamas - Manifestation de la Ligue des travailleuses domestiques à Bruxelles

Avec le soutien de

Une étude réalisée en 2023 par :

AWSA-Be Arab Women's Solidarity Association - Belgium

Rue du Méridien, 10, 1210 Bruxelles

<https://awsa.be> - awsabe@gmail.com

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Table des matières

1. Introduction	1
1.1. Présentation d'AWSA-Be	1
1.2. La transmission intergénérationnelle : piste de réflexion pour se réapproprier l'Histoire ?	2
2. La transmission en question	3
2.1. La transmission c'est quoi ?	3
2.2. La transmission en contexte migratoire	3
3. Invisibilisation des femmes et des minorités.....	6
3.1 Pourquoi les femmes sont invisibilisées et qu'est-ce que cela veut dire ?.....	6
3.1.a. Comment ça se traduit concrètement ?	7
3.1.b. Femme, travail domestique et capitalisme :	7
3.1.c. Invisibilisation, un phénomène qui s'applique à d'autres minorités :	10
3.2. L'invisibilisation du travail.....	12
3.2.a. Travail domestique et pauvreté des femmes	13
3.2.b. Non-reconnaissance des compétences des femmes migrantes.....	14
3.3. Le care	16
3.3.a. Le travail du care, qu'est-ce que c'est ?.....	17
3.3.c. Des actions militantes par et pour les travailleuses du Care en Belgique et en France	18
La ligue des travailleuses domestiques.	18
La lutte des femmes de l'hôtel Ibis	19
Conclusion.....	20
Bibliographie	22

1. Introduction

1.1. Présentation d'AWSA-Be

Arab Women's Solidarity Association est une association féministe, laïque et mixte qui promeut les droits des femmes originaires du monde arabe. Fondée en juin 2006 à Bruxelles et inspirée d'AWSA International, AWSA-Be est indépendante de toute appartenance politique ou religieuse. Reconnue comme une association d'éducation permanente et de cohésion sociale, AWSA-Be propose des activités socioculturelles variées comme des conférences, des débats, des rencontres littéraires, des soirées de solidarité, une chorale de chants arabes, des expositions, des visites de cafés en faveur d'une mixité sociale et de sexe, des soirées de promotion d'artistes femmes ou des ateliers sur différentes thématiques comme les droits des femmes, le féminisme, les questions identitaires, etc.

Par ses actions, AWSA-Be œuvre pour une société basée sur le vivre ensemble, en favorisant l'échange entre les cultures et en allant à la rencontre de l'autre dans le respect des valeurs de chacun-e. Les actions d'AWSA-Be ont pour objectif d'améliorer l'image et la situation des femmes originaires du monde arabe en Belgique, de briser les tabous, de faire évoluer les mentalités et de déconstruire les préjugés sur les femmes originaires du monde arabe entre autres.

Nous menons nos actions de manière à ce que chaque personne puisse avoir le droit de définir sa façon de percevoir la citoyenneté, d'exposer un point de vue, d'écouter celui des autres, de changer d'avis sur une question, car la citoyenneté dont nous parlons ici est avant tout évolutive et dynamique. Elle se construit par l'interaction aux autres, par notre environnement, par notre culture, notre religion, nos valeurs qui se doivent d'être échangées dans le respect pour que chaque personne puisse aller au-delà de sa propre vision du monde. Ce travail est essentiel dans un processus démocratique.

AWSA-Be participe aussi à des événements culturels, festivals et autres manifestations pour soutenir la paix, l'égalité et la justice.

Plus d'infos : www.awsabe.be ou sur <http://www.facebook.com/awsabe>.

La transmission intergénérationnelle : piste de réflexion pour se réappropriier l'Histoire ?

Cette étude part de deux constats : l'invisibilisation des femmes et de leurs réalisations dans l'Histoire avec un grand "H" et l'opportunité que constituent la valorisation et la transmission des savoirs entre personnes de différentes générations au sein des minorités.

En effet, l'Histoire est remplie de grands hommes : artistes, politiques, penseurs, médecins, scientifiques, comme si les femmes n'y avaient joué aucun rôle. Leur absence des manuels d'histoire laisse à penser qu'elles n'auraient jamais contribué à cette dernière. N'ont-elles vraiment jamais rien fait ? Leurs fonctions et réalisations étaient-elles si dérisoires qu'elles ne valaient pas la peine d'être mentionnées ? Quelques ouvrages sont parus ces dernières années afin de leur rendre justice et de vulgariser les prouesses de nombreuses femmes dont, pourtant, personne ne connaît les noms. Si vous ne les avez pas encore lus, nous vous recommandons par exemple ceux de Pénélope Bagieu (*Les culotées*), *Victorieuses* de Safia Kessas ou *Ni vues ni connues* du collectif Georgette Sand pour n'en citer que trois.

L'absence des femmes dans l'Histoire résulterait surtout de l'occultation volontaire ou non de ceux qui l'ont écrite, renforçant ainsi la faible représentation des femmes dans certaines fonctions et la reproduction d'un système où les hommes occupent largement les postes décisionnels. Alors que l'invisibilisation des femmes va même jusqu'à nier la valeur du seul travail qui leur est "naturellement" assigné, le travail domestique, cette étude cherche à comprendre, dans quelle mesure la transmission peut-être un outil de lutte contre l'invisibilisation du travail des femmes.

Pour répondre à cette question nous allons dans un premier temps tenter de comprendre la place de la transmission dans un contexte migratoire, mais également féministe. Dans un second temps, nous analyserons la manière dont au travers de l'Histoire, le travail des femmes a été invisibilisé, notamment dans le cas des femmes migrantes, tout en présentant des outils de lutte et de transmission qui sont développés pour contrer cette invisibilisation. Notre objectif est ainsi de dénoncer l'invisibilisation du travail des femmes et de suggérer la transmission intergénérationnelle entre femme et/ou entre personnes minorisées comme outil pour se réapproprier l'Histoire.

2. La transmission en question

La transmission c'est quoi ?

Le concept de transmission est largement utilisé dans les sciences sociales, mais ce n'est pourtant qu'en 2006 qu'une définition est proposée par Anne Muxel dans le dictionnaire des sciences sociales. La transmission y est définie comme la "passation de contenus et de contenants". Dans cette étude, nous garderons la définition proposée par Laaroussi¹. Il définit la transmission comme étant le partage continu par la famille et l'entourage d'éléments concrets ou abstraits ; conscients ou inconscients sur la base desquels se construit l'identité : la langue, la cuisine, l'art, l'histoire de la famille, les valeurs... Il ajoute une particularité en contexte migratoire : la transmission est également influencée par l'espace-temps et l'histoire autant individuelle que collective.

Ainsi, la transmission permet la reproduction mais aussi la production de nouveaux éléments (valeurs, culture culinaire, langue, musicale et artistique...). Elle est tant intergénérationnelle qu'intragénérationnelle. La transmission, notamment entre les membres d'une famille, est centrale dans la création d'une identité : "la transmission c'est la capacité de transmettre"².

"Il [mon père] en a écrit comme ça 5 [des livres], sur tout ce qu'il a vécu que ce soit la guerre d'Algérie, que ce soit sa vie après la guerre d'Algérie, pour laisser justement quelque-chose à ses enfants à et à ses petits-enfants. Grâce à ça, j'ai un héritage que je transmets à mes enfants. Tout ça fait que même à travers les générations c'est resté, et ça restera."³

Transmettre sa culture, son histoire, ses valeurs c'est également les garder en vie afin qu'elles soient prises en compte dans la grande Histoire. La transmission est aujourd'hui une thématique qui est de plus en plus abordée autant dans le féminisme que dans les théories décoloniales et antiracistes (la transmission des luttes, des personnages historiques). Cependant, comme nous le verrons dans la partie suivante, la transmission n'est pas toujours fluide notamment à la suite d'une migration, volontaire ou non. Le déchirement, l'exil, la guerre, le racisme et la stigmatisation des cultures non-occidentales influencent particulièrement ce qui sera transmis et la manière de transmettre.

2.1. La transmission en contexte migratoire

¹ Laaroussi, M. V. (2007). Les relations intergénérationnelles, vecteurs de transmission et de résilience au sein des familles immigrantes et réfugiées au Québec. *Enfances Familles Générations*. Revue interdisciplinaire sur la famille contemporaine, (6).

² Neuberger, R. (2003). Relations et appartenances. *Thérapie familiale*, 24(2), 169-178.

³ Témoignage anonyme récolté lors d'une conférence autour du podcast de Safia Kessas "Au nom de Safia", 22 janvier 2024

De nombreuses recherches ces dernières années ont tenté de comprendre et d'analyser les processus de transmission qui ont cours en contexte migratoire⁴.

Deux sociologues ont longuement réfléchi à la question : Abdellali Hajjat⁵ et auparavant Abdelmalek Sayad⁶. À partir de témoignages de travailleurs immigrés maghrébins, Sayad explique les silences et l'absence de transmission de l'histoire familiale par le sentiment de culpabilité d'avoir migré. En effet, d'après le sociologue, l'acte migratoire est parfois perçu comme une honte dont les parents ne veulent pas transmettre l'histoire. Dans son étude sur la transmission et l'histoire migratoire dans les familles maghrébines en France, Tebbakh⁷ reprend le concept de "communauté d'expériences" d'Ahmed Boubeker pour parler du fait que ce que transmettent les parents est davantage lié aux conditions de vie et au quotidien des parents en France que l'histoire de la migration et de leur vie avant le départ. Au travers du terme "communauté d'expérience", Ahmed Boubeker veut parler de cette expérience commune à une grande partie des descendants d'immigrés maghrébins : une construction des identités qui se fait entre les non-dits et les imaginaires autour de la figure de "l'immigré". Plus précisément, Tebbakh explique :

“ Négliger l'avant-migration, c'est tout d'abord négliger toute la richesse de l'histoire des parents et des autres ascendants. Ensuite, c'est alimenter cette thèse selon laquelle **l'étape migratoire est l'origine et sans doute la seule cause des dispositions, choix, comportements ou positionnements adoptés par les immigrés et leurs enfants**. Les rares intrusions du passé émigré dans les discours se réduisent à quelques évocations de la guerre et de la colonisation. Une meilleure prise en compte publique de l'ensemble du processus émigration-immigration aidera certainement à l'établissement d'une mémoire proprement migratoire. “

Ainsi, transmettre les récits et les histoires familiales ne va pas de soi en contexte migratoire, notamment en ce qui concerne la vie avant la migration. Les familles peuvent transmettre certaines choses, et en taire d'autres.

⁴ Hajjat, A. (2005). Immigration postcoloniale et mémoire. Immigration postcoloniale et mémoire, 1-150.; Borkowska, M., & Luthra, R. (2022). Socialization Disrupted: The Intergenerational Transmission of Political Engagement in Immigrant Families. International Migration Review, 01979183221134277. Laarousi, M. V., (2015) ed. Les Rapports Intergénérationnels Dans La Migration: De La Transmission Au Changement Social. 1st ed. Presses de l'Université du Québec, URL: <https://www.jstor.org/stable/j.ctv1n35dtg>. Tebbakh, S. (2007). Une transmission discrète et fragmentaire. De l'histoire migratoire dans les familles maghrébines. Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines, (6/7). Delcroix, C. (2009). Transmission de l'histoire familiale et de la mémoire historique face à la précarité. Migration société, (3-4), 141-158. Sayad, A. (1999). Immigration et "pensée d'État". Actes de la recherche en sciences sociales, 129(1), 5-14.

⁵ Hajjat, A. (2005). Immigration postcoloniale et mémoire. Immigration postcoloniale et mémoire, 1-150.

⁶ Sayad, A. (1999). Immigration et "pensée d'État". Actes de la recherche en sciences sociales, 129(1), 5-14.

⁷ Tebbakh, S. (2007). Une transmission discrète et fragmentaire. De l'histoire migratoire dans les familles maghrébines. Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines, (6/7).

« Quand j’ai commencé à interroger mon père à la maison, ma mère a commencé à faire un concert de Nirvana dans la cuisine avec ses casseroles. C’était assez pénible, parce que je pense qu’elle n’avait pas envie que j’interroge mon père. [...] Elle discréditait la parole de mon père... Elle disait « il raconte n’importe quoi, ça c’est n’importe quoi. » Mais non, en fait, il était tout à fait juste. Ça lui plaisait pas. Parce que ça ne correspond pas au narratif qu’elle a voulu transmettre. Il y a plein de choses qu’elle ne dit pas et qu’elle ne dira jamais. »⁸

Cette transmission, qu’on appelle intergénérationnelle, est souvent lacunaire, morcelée, parfois étouffée, voire amnésique en contexte migratoire.⁹

“Les blocages de la transmission mémorielle, du moins de la transmission énonciative, des parents aux enfants, sont couramment relevés par les chercheurs qui soulignent jusqu’à quel point la rupture migratoire et familiale engendrerait une rupture mémorielle.”¹⁰

Comme le souligne une femme née en Belgique, de parents algériens arrivés là avant sa naissance, certains silences peuvent également s’expliquer par le danger qu’a constitué un jour pour eux le fait de s’exprimer :

“Parler c’est dangereux. Parce qu’ils ont vécu la guerre. Et parler en temps de guerre, ça peut être très dangereux. D’ailleurs quand mon père en parle ou qu’il évoque des souvenirs d’Algérie, il parle tout doucement, comme si tout le monde le regardait, comme s’il y avait des militaires avec leur ... [...] Parfois il me dit « chut chut chut... » comme si on était surveillé, espionné. [...] Je sens que chez lui il y a encore de la peur, à son âge.”¹¹

Elle ajoute : “Et quand je demandais à mes parents de me parler de ce qu’ils ont vécu, ils me disaient « mais pourquoi faire, qu’est-ce que tu cherches » l’air de dire « protège-toi, toi tu n’as pas vécu ça. C’est mieux de ne pas savoir ».”¹²

⁸ Témoignage de Safia Kessas, récolté au cours d’une conférence sur le podcast de Safia Kessas “Au nom de Safia”, 22 janvier 2024

⁹ Fabbiano, G. (2009). Mémoires familiales en question. *Revue Projet*, 311, 49-57.

<https://doi.org/10.3917/pro.311.0049>

¹⁰ *Ibid*

¹¹ Témoignage anonyme, récolté au cours d’une conférence sur le podcast de Safia Kessas “Au nom de Safia”, 22 janvier 2024

¹² *Ibid*.

C'est pourquoi la transmission se fait davantage autour de "leçons de vie" que de récits biographiques¹³. Laaroussi¹⁴ explique de même dans une étude sur la transmission des aînées ayant un parcours migratoire :

"Beaucoup d'aînées ont identifié un ensemble de valeurs, faisant partie de leur propre socialisation, qu'elles jugeaient fondamentales de transmettre à leur tour. Ces valeurs font référence "à des règles de conduite intériorisées, à des repères, qui vont orienter les actions des individus" (Bourgeois et Légaré 2008, p160)".

Cependant, ne pas transmettre les histoires mais uniquement les valeurs amplifie ce que l'on appelle "l'invisibilisation" des vécus des femmes. Comme on vient de le dire, et comme nous l'expliquerons plus amplement dans la partie suivante, cette invisibilisation est la conséquence des rapports de dominations qui favorisent certains récits. Cette invisibilisation peut alors autant résulter de l'action des groupes dominants, que de celle des groupes dominés lorsque ces derniers ont intériorisé les stéréotypes et les préjugés véhiculés. Cela se traduit alors par l'absence de transmission, consciente ou non, des récits des femmes et des minorités.

3. Invisibilisation des femmes et des minorités

3.1 Pourquoi les femmes sont invisibilisées et qu'est-ce que cela veut dire ?

Développé à la fin des années 70 dans le domaine de la psychologie, c'est dans les années 90 que le terme commence à prendre de l'ampleur en sociologie de l'immigration et du racisme et dans les études du travail domestique féminin. Invisibiliser c'est « soustraire au regard social »¹⁵. L'invisibilisation est un phénomène qui s'observe lorsqu'un groupe est considéré comme inférieur par un autre groupe qui, lui, vit avec certains privilèges (accessibilité au marché de l'emploi, au logement, à l'ascenseur social, au réseau, au capital économique, ...). On parle de minorité (sociale) pour désigner les premiers et de groupe dominant pour les seconds. Pour se mettre en avant ou pour réduire encore le pouvoir d'action du groupe "infériorisé", le groupe dominant a recours à certaines pratiques (conscientes ou non) qui tendent à invisibiliser le groupe infériorisé, ses besoins, ses opinions, ses contributions à la société. Volontaire ou non, ces pratiques renforcent sa position dominante.

¹³ Tebbakh, S. (2007). Une transmission discrète et fragmentaire. De l'histoire migratoire dans les familles maghrébines. *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, (6/7).

¹⁴ Laaroussi, M. V., (2015) Les Rapports Intergénérationnels Dans La Migration: De La Transmission Au Changement Social. 1st ed. Presses de l'Université du Québec, URL: <https://www.jstor.org/stable/j.ctv1n35dtg>, p137

¹⁵ Le petit Robert

3.1.a. Comment cela se traduit concrètement ?

Concrètement, cela se manifeste par la minorisation ou l'effacement de la présence des minorités dans l'espace public, les médias et les arts dominants (manuels d'histoire, cinéma, journaux, peintures, sculpture...) qui représentent et servent la vision des groupes dominants. Les femmes, si elles sont représentées, le sont souvent sous le prisme de la beauté, de la maternité, de la famille, du soin, de la soumission, de la tendresse ou comme objet de désir ou de tentation. Ces manières de représenter les femmes cristallisent dans la société leur rôle de mère nourricière, femme au foyer, douce et fragile, ainsi que le potentiel danger qu'elles représentent pour l'homme et l'humanité, à l'image d'Ève qui fit perdre le paradis à Adam. Inversement, le pouvoir et le prestige sont l'apanage des hommes, blancs, valides et souvent de classe sociale supérieure. Les grandes guerrières, les guérisseuses, les femmes scientifiques et même les grandes "méchantes" sont éludées de l'Histoire car il est important pour maintenir la position dominante de l'homme, d'entretenir l'idée selon laquelle la femme a de tout temps occupé une place de second ordre et que c'est sa place naturelle. A titre d'exemple, 15,6% des biographies Wikipédia portent sur des femmes, tandis que la proportion de femmes dans les livres d'Histoire français s'élève à seulement 3,2% (Centre Hubertine Auclert¹⁶). La suppression des figures de femmes dans l'Histoire a un nom : l'effet Matilda. C'est l'historienne Margaret W. Rossiter qui a nommé ainsi ce phénomène en 1993 en l'honneur de la première personne à l'avoir dénoncé : la militante féministe Matilda Joslyn Gage. Cette dernière a publié en 1870, un pamphlet intitulé *Woman as an Inventor* dans lequel elle visibilise les inventions et le travail de nombreuses femmes. Aujourd'hui, le travail des femmes est toujours autant invisibilisé, notamment le travail domestique comme nous le verrons dans la partie suivante.

3.1.b. Femme, travail domestique et capitalisme :

Dans son ouvrage *Caliban et la sorcière : femmes, corps et accumulations primitives*, Silvia Federici¹⁷ mobilise le concept de « capitalisme patriarcal » pour expliquer l'invisibilisation des femmes dans la sphère publique. Elle part de l'exemple de l'Angleterre entre le XVIe et le XVIIe siècle et explique que le contrôle des femmes et de leur corps était une condition nécessaire au développement du capitalisme. A ce moment-là, les fermiers et fermières sont expulsés des terres collectives¹⁸ au profit de riches propriétaires. Les nombreuses veuves de l'époque issues de classes modestes et les femmes âgées sont les premières impactées par ce processus dit « d'enclosures » et les premières à se rebeller contre cette transformation du système agraire anglais. Pour les faire taire et assurer la reproduction de la main d'œuvre nécessaire au développement du système capitaliste, les élites (propriétaires terriens et

¹⁶ Sources ?

¹⁷ Federici, Silvia. *Reproduction et lutte féministe dans la nouvelle division internationale du travail* In : Genre, mondialisation et pauvreté [en ligne]. Genève : Graduate Institute Publications, 2002, URL: <http://books.openedition.org/iheid/5518>

¹⁸ Propriété privée mais non-encloses laissée à la jouissance collective

l'Église) parviennent à restreindre la liberté des femmes en accusant de sorcellerie celles qui déborderaient du rôle domestique qui leur est assigné par l'Église. Entre 30 000 et 60 000 femmes sont condamnées à mort et exécutées pour sorcellerie entre le XV^{ème} et le XVIII^{ème} siècle en Europe, ce qui est à l'origine du cantonnement des femmes dans le travail domestique et de sa pérennisation dans le monde occidental jusqu'à aujourd'hui selon Silvia Federici.

Le sort des brasseuses de bières dans l'Histoire européenne est un exemple assez explicite de l'instrumentalisation du mythe de la sorcière en vue de limiter l'indépendance des femmes. Jusqu'au XIV^{ème} siècle, c'étaient principalement les femmes qui étaient chargées de brasser la bière, comme extension de leur activité domestique. Elles produisaient d'abord pour le foyer et revendaient les surplus. À la suite de l'épidémie de peste qui touche l'Angleterre au début du XV^{ème} siècle, une grande partie de la population est décimée, la main d'œuvre diminue presque de moitié, et les salaires explosent. Le pouvoir d'achat augmente et la bière devient un luxe accessible au plus grand nombre, mais également un produit très rentable, qui convainc des hommes fortunés à se lancer dans sa production et sa commercialisation à grande échelle. On entre en parallèle, dans la période de l'inquisition qui voit une hausse des condamnations pour sorcellerie. Quel lien entre les brasseuses de bières et la sorcellerie direz-vous ? Conscients des profits que promet ce marché florissant, les nouveaux producteurs de bière utilisent l'accusation de sorcellerie pour en écarter les femmes. L'imaginaire collectif actuel a conservé un petit souvenir de cette époque puisqu'on se représente aujourd'hui souvent les sorcières avec les attributs des brasseuses de bière de l'époque : chapeau pointu, balai et gros chaudron.

Plusieurs siècles plus tard, le capitalisme a toujours une place centrale dans l'invisibilisation mais également dans la représentation stéréotypée des femmes et des minorités. Le nouvel outil de diffusion de ces idées est alors le marketing.

Dans les années 50, les stéréotypes sur les femmes se renforcent avec l'avènement du marketing. Comme l'explique Kevin Bideaux, c'est l'essor de la consommation de masse au travers de ce qui est alors appelé le *American Way of Life*¹⁹. Durant cette période, notamment marquée par la Guerre Froide - une guerre idéologique et économique entre le capitalisme et le communisme - les femmes sont tenues de se dédier entièrement au foyer familial et de consommer afin de montrer qu'elles profitent pleinement des bienfaits du système capitaliste²⁰. Pour les marques, les femmes au foyer deviennent alors la cible principale de nombreuses campagnes marketing fortement nourries de stéréotypes sexistes tout en ne représentant qu'une seule catégorie de la population : la femme blanche, issue des classes

¹⁹ Bideaux, K. (2023) Gender marketing. Publiotionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics.

²⁰ Lamb, V. M. (2019). De la " femme au foyer" à la " féministe": une étude comparative de l'évolution des femmes britanniques et américaines des années 1950 aux années 1970 à travers les magazines féminins (Doctoral dissertation, Université de Toulon).

moyenne et supérieure. L'image de la femme au foyer « parfaite » est sur-représentée grâce à la publicité au point de prendre toute la place dans l'imaginaire collectif et de devenir l'idéal à atteindre.

Avec le marketing, on encourage l'idée selon laquelle la technologie - succès de la société capitaliste - libère la femme de sa condition "naturelle" de ménagère. Au-delà du message capitaliste, le marketing renforce l'idée selon laquelle le rôle naturel des femmes serait de s'occuper du foyer. Pourtant, pour de nombreuses femmes, la vie de femme au foyer est une désillusion comme en témoigne le documentaire de Michèle Dominici, *L'Histoire oubliée des femmes au foyer* : "Je suis levée à 6h du matin, et je me couche à 22h. C'est l'usine. Je me donne un mal fou pour être à la hauteur de l'image que je me fais de moi-même."²¹ Le marketing invisibilise la réalité de ces femmes et le travail qu'elles accomplissent en faisant croire que la technologie les dispense totalement d'effort. Le travail domestique est minimisé : "Il ne se rend pas compte que c'est grâce à moi qu'il peut se réaliser"²². En effet, tandis que les hommes mariés à des femmes au foyer gagnent jusqu'à 25% de plus que les autres, le travail domestique, lui, n'est absolument pas reconnu comme travail à part entière et en ce qu'il contribue indirectement à l'enrichissement du foyer. La vie de femme au foyer est idéalisée dans les médias et la publicité, la valeur de leur travail réel est, lui, invisibilisé.

Mais toutes les familles n'ont pas la possibilité matérielle de permettre à la femme de dédier tout son temps au foyer. Alors que la publicité nous donne parfois l'impression que les femmes ne travaillent pas du tout dans les années 50 (puisque le travail domestique n'était alors pas considéré comme un travail digne de reconnaissance), de nombreuses familles sont bien obligées d'envoyer toute leur force de travail disponible à l'usine pour pouvoir subvenir à leurs besoins basiques. Néanmoins, cela ne dispense pas les femmes de leur "devoir" domestique :

« Nous travaillons 12 à 13 heures par jour à l'usine. Bien que, souvent, nous effectuons le même travail que les hommes, nous recevons la moitié de leur salaire. Non pas parce que nous faisons moins ou moins bien le travail, mais parce que nous sommes des femmes. [...] Le soir, nous travaillons encore deux à trois heures à la maison. Ce qui fait un total de 14 à 16 heures de travail par jour, soit moitié plus que ce qui est raisonnable pour tenir le coup et être en bonne santé. » « Nous, les femmes, avons donc un double combat à mener. Nous devons nous libérer non seulement de l'exploiteur capitaliste, mais aussi du mari tyrannique. »²³

²¹ Dominici, M., *L'histoire oubliée des femmes au foyer*, France, 2021, 53min.

²² Ibid

²³ Livia, L. (11 mai 2021). Quand la classe travailleuse écrit l'histoire | Emilie Claeys (1855-1943) <https://www.solidaire.org/articles/quand-la-classe-travailleuse-ecrit-l-histoire-emilie-claeys-1855-1943>

Si l'invisibilisation concerne grandement les femmes, plus elles vivent des dynamiques de domination, plus l'invisibilisation est grande. C'est ce que nous rappelle le concept d'intersectionnalité. En effet, certaines femmes sont à l'intersection de plusieurs formes d'oppressions ce qui accentue leur invisibilisation. C'est ce que nous allons chercher à comprendre dans la prochaine partie.

3.1.c. Invisibilisation, un phénomène qui s'applique aussi aux minorités de classe et raciales

De la même manière, les autres minorités sociales (ethnique, culturelle, orientation sexuelle, classe sociale...) sont globalement représentées de manière négative ou dans des positions d'infériorité dans les médias, quand elles ne sont pas simplement effacées de l'Histoire⁶. Rendues invisibles, seule l'opinion dominante (portée par le groupe dominant) s'imprime dans les esprits, normalisant ainsi une vision stéréotypée des autres groupes.

Ainsi que nous le rappelle Safia Kessas, autrice, réalisatrice et journaliste spécialisée dans les questions de genre avec un angle intersectionnel : "Dans l'histoire, les femmes sont encore un angle mort et la colonisation n'échappe pas à cet effacement dans les mémoires".²⁴

" Moi je suis blanche, et j'ai étudié l'histoire de l'art en France il y a quelques années mais jusqu'à pas si longtemps, et pendant des années j'ai sincèrement cru qu'il n'y avait pas de noirs dans la peinture. Parce que comme on n'en parle pas du tout, on finit par ne plus les voir. Un des exemples les plus marquants c'est l'Olympia de Manet, qui représente une femme blanche allongée, avec une femme noire qui est sa domestique et qui lui apporte des fleurs. Cette femme on n'en parle jamais, si ce n'est pour dire que c'est sa domestique. En revanche au bout du lit, il y a un chat noir, minuscule, qu'on voit à peine, mais sur lequel on a écrit des pages et des pages d'interprétation. Les exemples comme ça sont innombrables, parce que l'histoire de l'art occidental, comme l'histoire tout court d'ailleurs, a souvent été écrite par des blancs, à destination d'un public blanc. Mais en réalité, des œuvres qui comptent des personnages noirs, il y en a énormément. Dans les collections françaises, il y en a probablement des milliers. Alors, comment ça se fait qu'on ne les voit pas ? Et qu'on en parle quasiment jamais ?"²⁵

²⁴ Témoignage de Safia Kessas, récolté au cours d'une conférence sur le podcast de Safia Kessas "Au nom de Safia", 22 janvier 2024

²⁵ Beauzac J, (2019). Représenter les noir-es : le regard blanc. Dans le podcast Vénus s'épilait-elle la chatte ?. France

“Et si nous sommes structuré.e.s avec cette histoire dont les femmes sont absentes, où aucune grande autrice n’est sélectionnée au bac, où aucune grande scientifique n’est étudiée... Il est compréhensible de finir par considérer **qu’il n’y a eu, n’y a et n’y aura jamais que des hommes dans l’Histoire.**”²⁶.

Dans son podcast “Vénus s’épilait-elle la chatte?”, Julie Beauzac nous montre comment l’Art, par exemple, a énormément contribué à faire du masculin et de la blancheur la seule et unique référence positive.

En effet, l’invisibilisation favorise la reproduction sociale, mais a aussi d’autres impacts comme l’occultation des problématiques vécues par les catégories invisibilisées et la négation de leurs savoirs et compétences. Ainsi, combien d’entre nous n’avons-nous pas conscience que de nombreuses inégalités que nous vivons nos mères voire nos grands-mères les ont également vécues ? La transmission des histoires et récits de vie est alors essentielle pour se rendre compte des luttes passées et des savoirs déjà développés, mais également pour challenger les narratives dominantes et les représentations stéréotypées passées, présentes et futures.

Auto-invisibilisation :

De la même manière que les stéréotypes de genres, sont ancrés au sein de la société et reproduits tant de manière consciente qu’inconsciente, l’invisibilisation de l’Histoire des femmes, notamment racisées et de classe populaire, peut aussi être le produit inconscient des premières concernées. Comme l’explique Valentine Sébile, membre du collectif féministe Georgette Sand, ce sont l’ensemble des phénomènes sociaux et culturels qui produisent et reproduisent l’invisibilisation des femmes. En effet, alors que les hommes sont encouragés à être présents dans la sphère publique, la construction sociale des femmes les pousse plutôt à être discrètes, à ne pas trop se faire remarquer, à ne pas parler trop fort, à ne pas trop s’imposer. Ces mécanismes intériorisés renforcent l’invisibilisation de ces dernières. Comme instrument de lutte contre les inégalités structurelles, Marguerite Nebelzstein, membre du collectif Georgette Sand et co-autrice de l’ouvrage *Ni vues, ni connues* suggère de rendre les invisibles VISIBLES. Dans une interview pour le média cafébabel, elle propose quelques solutions pour palier à cette invisibilisation :

“Le « remède » ou plutôt l’outil, c’est vraiment d’avoir conscience des mécanismes, de les intégrer dans notre logiciel afin d’écouter ces femmes, de les inviter en tant qu’expertes, de les exposer dans des musées, de proposer des autrices au bac de français etc. Il faut que

²⁶ *Ibid*

cela devienne normal qu'elles soient présentes, d'y penser à chaque fois."²⁷

À l'instar de la mémoire individuelle sur base de laquelle se construit l'identité personnelle, la mémoire collective, l'Histoire, sert de fondations à l'identité collective. Il y a donc un enjeu fondamental pour le droit des femmes et des minorités dans le fait de contribuer à l'écriture de l'Histoire et d'être visible.

3.2. L'invisibilisation du travail

Comme nous le disions plus haut, l'invisibilisation des femmes et minorités passe par l'invisibilisation de leurs accomplissements, de leurs contributions à la société, de ce qu'elles sont et de ce qu'elles font. Mettre la lumière sur ce phénomène et transmettre les récits sur le travail des femmes, c'est contribuer à briser ce cercle vicieux de l'invisibilisation des minorités et la reproduction des inégalités d'accès de celles-ci à certaines fonctions.

Pendant longtemps, une seule forme de travail était reconnue. C'est dans les années 70 que les mouvements féministes commencent à dénoncer la non-reconnaissance du travail accompli par les femmes dans la sphère domestique et à en parler en termes d'exploitation des femmes par les hommes. Les féministes de l'époque opposent « travail productif » et « travail reproductif ». Qu'est-ce qui les distingue ? Le travail productif est rémunéré, il contribue directement à l'économie du pays et s'opère dans la sphère publique. Le travail reproductif ou travail domestique, lui, est non rémunéré, il contribue de manière indirecte à l'économie puisque sans lui, les forces productrices ne pourraient pas produire, et il s'opère dans la sphère privée. Le premier bénéficie de reconnaissance sociale et est perçu comme nécessitant des qualifications, alors que le second ne se voit reconnaître ni valeur monétaire, ni valeur sociale. Le travail domestique est systématiquement attribué aux femmes à qui l'on attribue des compétences naturelles pour ce travail. Merci l'Histoire, l'Église et le patriarcat ! Une étude récente de l'ONG Oxfam montre que « les femmes et les filles assument chaque jour l'équivalent de **12,5 milliards d'heures de travail de soin non rémunérées**, un travail dont la **valeur annuelle serait d'au moins 10,8 billions de dollars** si elles étaient payées »²⁸. Et quand elles sont payées, les femmes se retrouvent avec des salaires plus bas que ceux des hommes et des temps partiels subis.

²⁷ Kemtchuaing, L. (21 Nov 2017) *Ni Vues Ni Connues, quand l'Histoire oublie ses femmes* Interview de Nebelzstein. M. pour Café Babel, in <https://cafebabel.com/fr/article/ni-vues-ni-connues-quand-lhistoire-oublie-ses-femmes-5ae00bf8f723b35a145e81df/>

²⁸ OXFAM, (2020). Rapport « *Celles qui comptent* » <https://oxfambelgique.be/les-femmes-et-les-filles-travaillent-125-milliards-dheures-par-jour-gratuitement>

Ainsi, les femmes représentent **69,5% des personnes pauvres en Belgique**²⁹ et l'image selon laquelle le travail permettrait une émancipation est grandement remis en question par cette étude du CeRis et de l'université de Mons. Les métiers dans lesquels on retrouve une majorité de femmes et particulièrement des femmes migrantes appartiennent principalement au secteur du "care" c'est à dire tout ce qui concerne le soin : aides-soignantes, infirmières, aides-ménagères, aides à domicile, auxiliaires de vie.

3.2.a. Travail domestique et pauvreté des femmes

En Belgique, comme dans la majorité des pays, on observe ce qu'on appelle la ségrégation sectorielle, soit le fait que certains métiers sont composés principalement de femmes et d'autres d'hommes. Comme le rappelle une recherche de l'ETCS, les femmes sont surreprésentées dans les métiers à plus faible rémunération tels que l'action sociale, l'enseignement ou encore les services administratifs et de soutien³⁰. Ces métiers, souvent de première ligne, sont à la fois mal payés, particulièrement épuisants physiquement et peu considérés par la société, comme l'explique la sociologue Dominique Méda dans une interview pour la RTBF³¹ :

“Les grilles de classification, qui ont été forgées pour déterminer les salaires, ont été en effet conçues par des hommes. Des chercheuses se sont intéressées à ces grilles et ont montré combien ces grilles étaient différentes des grilles des emplois occupés par les hommes : pour les femmes, les compétences sont naturelles, donc cela ne mérite pas de rémunération (sic) tandis que, pour les métiers masculins, on va détailler, préciser les compétences techniques que ça demande et qui vont attirer une rémunération plus importante. Il y a aussi un rapport de force. Dans des métiers comme aide à domicile, caissière, il y a peu de syndicats, de mobilisation. Une rémunération, une valorisation, c'est à la fois un construit social et le résultat d'un rapport de force.”

On voit ici que le travail reproductif gratuit principalement assuré par les femmes conserve certaines caractéristiques même lorsqu'il est monétisé/rémunéré : peu valorisé socialement et monétairement, principalement occupé par des femmes considérées comme peu ou non-qualifiées mais disposant des talents « naturels » pour ces fonctions (infirmières, auxiliaires de vie, techniciennes de surface, garde d'enfants ou de personnes dépendantes...), et invisible

²⁹ Cherenti, R. (2020). *L'Homme le plus pauvre de Wallonie est (toujours) une femme*. CeRIS, Université de Mons

³⁰ ETCS, (7 juin 2020) « IDB06 – Part de l'emploi par secteurs Nace », <https://emploi.belgique.be>, in « La dimension de genre de la crise du Covid-19 », note de l'Institut pour l'égalité des femmes et des hommes.

³¹ Kessas, S. (17 avril 2020). *Dominique Méda: "Les métiers ultra féminins, ultra mal payés nous permettent de continuer à vivre"*. Les Grenades - RTBF <https://www.rtf.be/article/dominique-meda-les-metiers-ultra-feminins-ultra-mal-payes-nous-permettent-de-continuer-a-vivre-1048338>

car s'exerçant souvent dans des espace-temps peu visibles (horaires décalés, ménage et auxiliaires de vie dans les espaces privés...).

“ En Belgique, avec la loi de 1900 qui accorde aux femmes le droit à l'épargne, à un contrat de travail et à encaisser leur propre salaire, les femmes ont pu trouver une forme d'émancipation en sortant du foyer. Toutefois, force est de constater que les femmes actives au sein du travail productif évoluent souvent comme salariées dans des fonctions similaires au travail reproductif. De plus, avec cet accès au travail productif, les femmes n'ont pas pour autant été libérées du travail reproductif. En effet, elles doivent désormais cumuler ces deux formes de labeurs. De ce fait, elles sont contraintes à plus de flexibilité et donc sujettes à plus de précarité. Et, si toutefois elles parviennent à se défaire de ces tâches domestiques, c'est généralement pour les déléguer à d'autres femmes encore plus précarisées. ”³²

Déléguer le travail domestique des classes moyennes et bourgeoises à des femmes en situation précaire est ce qui entoure le travail des femmes migrantes dans le secteur du Care. La forte présence des femmes migrantes dans ce secteur dévalorisé au sein des sociétés occidentales est notamment liée à une non-reconnaissance de leur compétence comme nous allons le voir dans la partie suivante.

3.2.b. Non-reconnaissance des compétences des femmes migrantes

Face à un manque de main-d'œuvre important à la fin des années 1950, la Belgique signe un accord avec le Maroc et la Turquie afin de faire venir des hommes ouvriers. En 1964 la Belgique annonce l'autorisation du regroupement familial afin que les ouvriers immigrés puissent faire venir femmes et enfants. En 1970, la population marocaine de Belgique est composée de 38 % de femmes et augmente de 7% au cours des sept années qui suivent (36 546 sur 80 988 ressortissants marocains)³³.

L'imaginaire collectif se représente la femme immigrée majoritairement comme celle qui aurait rejoint son mari dans le cadre du regroupement familial, n'ayant d'autres compétences que ses talents « naturels » de femme au foyer. Aucune insertion professionnelle n'était alors proposée à ces femmes. Ce témoignage de Samira, une femme de 60 ans d'origine marocaine vivant en Belgique et interviewé par l'asbl IRFAM le montre bien :

³² Marchand, Z. (13 février 2024). *Tout travail mérite-t-il salaire ? Femmes pansements, on nous ment* Le Grain asbl. <https://www.legrainasbl.org/revueakene/tout-travail-merite-t-il-salaire/>

³³ INS, Recensement de la Population au 31 décembre 1970. Tome 4. Population selon la nationalité. A. Royaume, Provinces, Arrondissements et Régions linguistiques, Bruxelles, 1974, p. 14 ; INS, Enquête socio-économique. Avril 1977. Tome 1 : Population selon l'état civil et par âge. Etrangers, Bruxelles, 1978, p. 14.

" Quand je suis arrivée en Belgique, je ne connaissais personne. Mon mari partait travailler à l'usine de sidérurgie. Moi je restais à la maison. Le matin je regardais par la fenêtre, je savais quand la voisine sortait, quand les enfants rentraient. Je regardais l'heure, chaque minute. Qu'est-ce que je pouvais faire ? " ³⁴

Pour autant, une recherche effectuée par le CFS.Ep sur la question de la condition ouvrière et immigrée nous rappelle un recensement mis en place en 1967 et qui montre que la Belgique compte 13301 ouvriers marocains (dont 406 femmes), occupé-es pour la plupart dans les industries métallurgiques, manufacturières, minières et de la construction. Selon cette même étude, ils atteignent 14555 unités (dont 1100 femmes) en 1970 et 16963 unités (dont 1910 femmes) en 1977³⁵. En arrivant en Belgique, les femmes marocaines font face à une triple discrimination basée sur le genre, la classe sociale et la race. Afin de se défendre, elles se constituent en collectif et créent en 1977 l'Association des Femmes Marocaines (AFM). L'objectif de l'association est alors d'améliorer les conditions de vie des femmes marocaines, en Belgique mais également au Maroc³⁶.

En 1960 les analyses de la sociologue Madeleine Guilbert sur le travail à la chaîne dans les usines montrent déjà la disqualification du travail et du savoir-faire des femmes³⁷. Le manque de reconnaissance de leurs compétences et qualifications leur impose d'être en bas de l'échelle professionnelle. Concernant les femmes avec un parcours migratoire, il faut attendre 1975 pour trouver des études sur la question et voir ainsi un début de sortie de l'invisibilisation. Les études montrent alors que les femmes occupent principalement des emplois dans le secteur du nettoyage et de l'aide à la personne avec souvent des conditions de travail très difficiles. De nombreuses personnes migrantes, notamment issues de pays non-européens, vivent un important déclassement social en raison de la non-reconnaissance de leurs compétences³⁸. En 2021 Paola Guillén Crespo de l'asbl IRFAM a mené une recherche sur les *Barrières à l'insertion professionnelle des femmes immigrées en Belgique*³⁹. Les deux témoignages suivants issus de l'étude témoignent des dynamiques et des conséquences de la non prise en compte des compétences des femmes post-migration:

³⁴ Guillén Crespo, P. (2021) « « Je veux travailler ! » Barrières à l'insertion professionnelle des femmes immigrées », Analyses de l'IRFAM, n°3, p.4

³⁵ Khoojinian, M. (2014). L'immigration marocaine. 50 ans d'histoire associative à Bruxelles. CFS.Ep <https://ep.cfsasbl.be/+50-ans-d-immigration-marocaine-a-Bruelles-+>

³⁶ Ibid

³⁷ Entretien de Madeleine Guilbert citée par Margaret Maruani dans Travail et emploi des femmes, coll. Repères, Ed. La Découverte, Paris, 2006.

³⁸ Guillén Crespo, P. (2021) « « Je veux travailler ! » Barrières à l'insertion professionnelle des femmes immigrées », Analyses de l'IRFAM, n°3, p4

³⁹ Ibid.

“Je ne vais pas travailler n’importe où, dans mon pays j’étais comptable et ici ils veulent me faire travailler dans le nettoyage. Je préfère alors rester à la maison.”⁴⁰

“Je ne veux pas travailler comme femme de ménage. J’étais professeure d’anglais, mais ici on ne le reconnaît pas, alors je préfère m’occuper de ma maison et de mes enfants. Avec ce que mon mari gagne, nous sommes bien.”⁴¹

Comme on le voit, ces métiers sont pratiquement les seuls à leur être proposés par les services d’insertion socioprofessionnelle. Quand les femmes finissent par accepter des emplois dans ces métiers de première ligne essentiels, elles sont totalement invisibilisées.

L’industrie du care joue un rôle central dans les multiples disqualifications. Étant l’une des industries où les femmes (notamment migrantes) sont les plus invisibilisées, il nous a semblé primordial de visibiliser leur travail, mais également leurs luttes.

3.3. Le care

Aujourd’hui, parler de travail et de personnes avec un parcours migratoire extra-européen mène forcément à parler du secteur du care et du travail domestique. Comme le rappelle le rapport de l’Organisation Internationale du Travail datant de 2015, 73 % du travail domestique à travers le monde est effectué par des femmes migrantes⁴².

On ne peut analyser la question du travail des femmes racisées sans utiliser l’intersectionnalité comme outil d’analyse. Pour rappel, on parle d’intersectionnalité pour désigner les situations où des personnes subissent de multiples rapports de domination à la fois. Ce concept féministe dénonce la coexistence d’inégalités sociales à plusieurs niveaux, l’impact de ces discriminations sur la vie des personnes concernées et vise la reconnaissance de chaque situation spécifique. Théorisé par Kimberley Crenshaw en 1991, cet outil d’analyse était en réalité déjà utilisé par de nombreuses féministes qui analysaient leur réalité de femmes racisées (Angela Davis, bell hooks, Suzanne Césaire...). Les facteurs d’oppression et de discrimination sont très larges et peuvent s’appuyer sur beaucoup d’aspects de la diversité humaine. Généralement on reconnaît le triptyque genre/classe/race comme étant l’axe majeur de l’intersectionnalité. Cependant d’autres catégories sociales comme l’orientation sexuelle, l’âge, la confession religieuse, le handicap, etc., peuvent être à l’origine des discriminations imbriquées.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ *Ibid.*

⁴² ILO, (2015) ILO global estimates on migrant workers, Results and methodology, Special focus on migrant domestic workers, p.17

3.3.a. Le travail du care, qu'est-ce que c'est ?

« Care » est un terme anglophone qui signifie “prendre soin”. Ce terme - quand utilisé en lien avec le monde du travail - désigne tous les métiers où la tâche principale est de “venir en aide”/ “s’occuper des autres”. C’est la version professionnelle de ce que nous désignons plus haut par « travail reproductif » ou « travail domestique ». On parle ici de métiers invisibilisés, précaires et peu rémunérés. Cette industrie illustre parfaitement une division du travail non-seulement genrée mais également raciale. En effet, comme l’explique la sociologue anglaise Sarah Farris :

“Sur le marché de l’emploi européen, une grande partie des travailleuses migrantes est employée par une seule et même branche économique : le service à la personne (care) et le travail domestique (domestic sector). Ceci est dû à l’une des conséquences les plus remarquables du néolibéralisme : la marchandisation des services à la personne et du travail, qu’il soit domestique ou lié à la reproduction, et leur structuration en marchés de l’emploi typiquement racialisés et genrés.”⁴³

Ainsi, comme nous l’expliquions précédemment, la plupart des femmes migrantes finissent par trouver un emploi uniquement dans le secteur du nettoyage ou du care, de manière plus générale, bien qu’elles aient fait des études supérieures et qu’elles aient déjà des expériences professionnelles.⁴⁴ La non-reconnaissance de leurs compétences professionnelles est un obstacle central dans leur insertion professionnelle et plus généralement dans leur intégration. Pour Crespo, si les femmes migrantes ne trouvent pas de travail en dehors du secteur du care, c’est en raison d’une gestion institutionnelle et internationale de la migration régulée qui vient d’abord répondre à un manque de main d’œuvre dans ce secteur bien précis⁴⁵ au lieu de favoriser une gestion humaine de la migration. A ces discriminations d’ordre institutionnel s’ajoute le discours essentialiste selon lequel le care serait un secteur “naturellement” féminin. Face à l’urgence de leur situation économique et à la non-reconnaissance de leurs compétences, les femmes migrantes finissent très souvent par accepter des postes pour lesquelles elles sont surqualifiées.⁴⁶

⁴³ Farris, S. R., & Magliani-Belkacem, S. (2013). Néolibéralisme, femmes migrantes et marchandisation du care. *Vacarme*, 107-116.

⁴⁴ Guillén Crespo, P. (2021) « « Je veux travailler ! » Barrières à l’insertion professionnelle des femmes immigrées », *Analyses de l’IRFAM*, n°3, p.4

⁴⁵ Truong T.-D., Gasper D., Handmaker J., Bergh S. I. (2013), *Migration, Gender and Social Justice : Perspectives on Human Insecurity*, Heidelberg : Springer. Gonzales Buendía R. M. (2016), *Los proyectos migratorios de las mujeres. Un estudio multifactorial. Narraciones de mujeres inmigrantes entracomunitarias en Palma de Mallorca*, Université des Îles Baléares.

⁴⁶ Guillén Crespo, P. (2021) « « Je veux travailler ! » Barrières à l’insertion professionnelle des femmes immigrées », *Analyses de l’IRFAM*, n°3

Face à cette dynamique de recrutement des travailleuses migrantes dans ce secteur, la chercheuse féministe Silvia Federici décrit le marché du travail du care⁴⁷. En effet, les femmes de classes moyennes et supérieures veulent se débarrasser de la charge domestique. Mais au lieu de répartir cette charge au sein de la famille, elles optent pour la privatisation de ce travail qui profite d'une main-d'œuvre abondante et bon marché. Pour Nakano Glen et Sofio, il est primordial de valoriser et reconnaître la valeur du travail du care⁴⁸.

3.3.c. Des actions militantes par et pour les travailleuses du Care en Belgique et en France

La ligue des travailleuses domestiques.

Face à l'invisibilisation de leurs travaux et conditions de travaux très précaires des femmes migrantes de l'industrie du Care se sont alliées en 2018 afin de créer la Ligue des Travailleuses Domestiques. L'association est composée notamment de femmes sans papiers qui occupent un travail domestique. D'abord créée par des femmes originaires des Philippines, l'association est aujourd'hui composée de femmes migrantes de différents continents. Travaillant jusque 12h/jours, et le week-end, ces femmes vivent de nombreuses discriminations à l'intersection du genre, de la classe, et de la race. De plus, en raison de leur situation administrative et juridique sur le territoire belge, elles jouissent de très peu de droits politiques et juridiques.

Les objectifs de la ligue sont de rendre visible le travail domestique et leurs conditions de travail, la reconnaissance de leur travail au travers l'obtention de statuts légaux via le travail. Afin d'atteindre ces objectifs elles organisent de nombreuses actions militantes et de plaidoyer avec le soutien du Ciep et de la CSC - Comité des Sans-papiers. Le 16 juin 2022, dans le cadre de la journée internationale du travail domestique, 17 femmes ont pu se mettre en grève grâce au travail du collectif. Comme l'explique un article de la RTBF "S'il s'agit d'une première en Belgique, la lutte de ces femmes se lie à celles des travailleuses d'autres pays, comme les femmes de chambre de l'hôtel Ibis des Batignolles en France."⁴⁹

L'une de leurs dernière action date du 16 juin 2023 avec l'introduction d'une pétition qui dénonce les lacunes dans la protection des droits des travailleur.euse.s domestiques et dans la lutte contre les violences faites aux femmes.

Parmi les principales revendications, la pétition demande⁵⁰ :

⁴⁷ Federici, S. (2019). *Le capitalisme patriarcal*. La fabrique éditions.

⁴⁸ Nakano Glenn, E., & Sofio, S. (2016). Pour une société du care. *Cahiers du genre*, (3), 199-224.

⁴⁹ Wernaers, C, (16 juin 2022). Grève des travailleuses domestiques sans papiers : "Je veux me battre pour mes droits". Les Grenades – RTBF. <https://www.rtbef.be/article/greve-des-travailleuses-domestiques-sans-papiers-je-veux-me-battre-pour-mes-droits-11013808>

⁵⁰ MOCBruxelles, (22 janvier 2024). *Une audition au Parlement européen pour faire avancer les droits des travailleur.euse.s sans papiers*. <https://mocbxl.be/une-audition-au-parlement-europeen-pour-faire-avancer-les-droits-des-travailleur-euse-s-migrant-e-s/>

- De considérer les travailleurs.euses sans papiers comme un groupe vulnérable
- D’adapter les mécanismes de sanctions pour protéger les plaignant.e.s
- D’élargir la liste des métiers en pénurie en considérant leur fonction comme critique
- De mettre en place un contrôle rigoureux sur la cotation belge en matière de transposition des directives européennes

“La Belgique a ratifié les directives européennes qui protègent les droits des travailleur.se.s domestiques et les victimes de violences faites aux femmes”, déclare Angela, présidente de la Ligue des travailleuses domestiques de la CSC Bruxelles. “Cependant, la législation en vigueur est loin d’être appliquée de manière effective. Les travailleuses domestiques migrantes, en particulier celles qui sont sans papiers, sont les plus vulnérables face à l’exploitation et aux violences. Nous demandons au Parlement européen de prendre des mesures pour garantir que ces droits soient respectés en Belgique.”⁵¹

En plus des différentes actions de sensibilisations, les membres de la Ligue ont présenté lors de la marche féministe du 8 mars 2024, une banderole annonçant une grève des travailleuses domestiques sans-papiers le 14 juin 2024.

La lutte des femmes de l’hôtel Ibis

Cette lutte pour le respect de la personne et de son travail dans l’industrie du care a souvent été initiée par les premières concernées elles-mêmes. Une de ces luttes a eu un écho médiatique important après des mois de mobilisation : celle de la grève des femmes de chambre de l’hôtel ibis des Batignolles en France. La grève illimitée est initiée par une trentaine d’employées de STN, entreprise sous-traitante de l’hôtel Ibis Clichy-Batignolles à Paris, le 17 juillet 2019. L’élément déclencheur est l’agression sexuelle d’une des employées par un ancien directeur. Soutenues par le syndicat CGT-HPE, les employées en grève dénoncent des salaires trop bas et des conditions de travail ayant des conséquences importantes sur leur santé physique. En effet, bien que leur contrat stipule qu’elles doivent nettoyer 21 chambres par jour, leur supérieur leur demande d’en nettoyer 40.⁵²

"C'est un métier très physique qui devient compliqué avec l'âge. Quand vous tirez un lit, lourd, 30 à 40 fois par jour, vous perdez la santé"

⁵¹ Ibid

⁵² Jeannot, G, (30 mai 2021). Après 22 mois de grève et un accord historique, les femmes de chambre de l’hôtel Ibis Batignolles racontent leur lutte "contre le patronat". France TV Info. https://www.francetvinfo.fr/economie/emploi/metiers/restauration-hotellerie-sports-loisirs/temoignages-les-femmes-de-chambre-de-l-hotel-ibis-batignolles-racontent-leurs-22-mois-de-lutte-contre-le-patronat_4639771.html

Rachel Keke, chef de file du mouvement de lutte de l'hôtel ibis, explique que beaucoup de femmes travaillant dans son secteur ne sont pas au courant de leurs droits. Souvent, les employeurs ont conscience de cette méconnaissance et ils en abusent.

"Avant d'entrer en grève, il y avait beaucoup de choses que nous ne savions pas, comme le paiement des heures supplémentaires, et d'autres que nous croyions normales, comme le paiement à la tâche, révèle Rachel Keke. La lutte nous a beaucoup apporté."

Les femmes de l'hôtel ibis tiennent la lutte pendant 22 mois. En mai 2021, des accords sont finalement trouvés. Partager ces récits de lutte permet de visibiliser le travail de ces femmes, mais également leur pouvoir d'action. Transmettre ces récits, et les luttes de ces femmes est primordial pour les générations futures. Il s'agit en quelque sorte de transmettre l'Histoire pour mieux construire son histoire.

Conclusion

Au travers de cette étude nous avons voulu analyser et comprendre l'importance de la transmission des récits de vie des femmes, notamment en lien avec leur travail. L'Histoire a tendance à être écrite par les dominant-es et montrant uniquement leur point de vue du monde, et leurs accomplissements. Les accomplissements de nombreuses femmes ont été invisibilisés dans l'Histoire. On voit donc que les narratifs qui nous sont contés pèsent sur nos trajectoires en tant que femmes et différemment en tant que femmes d'origine extra-européenne vivant en Belgique. Alors que le travail est une des valeurs centrales de notre société, la reconnaissance de ce travail est directement liée à la reconnaissance de notre personne et de notre légitimité dans la communauté. La transmission est alors un outil de lutte central face à cette invisibilisation. Nous avons voulu également faire un point d'honneur à transmettre au travers de cette étude les mécanismes d'invisibilisation du travail des femmes migrantes du secteur du Care. Etant à l'intersection de multiples discriminations en raison du genre, de la classe sociale, de la race et de la situation juridique (concernant notamment les femmes sans-papiers), toutes leurs compétences, et connaissances se voient totalement invisibilisées au sein de la société "d'accueil". Le secteur du Care, vers lequel elles sont très souvent redirigées par les structures d'insertion socio-professionnelle, leur offre des conditions de travaux très pénibles, les faisant travailler à des heures qui accentuent leur invisibilité dans l'espace public. Par ailleurs, le fait de nier la valeur du travail domestique non-rémunéré ou (mal) rémunéré contribue à minimiser la valeur des personnes qui sont assignées à ce travail et à maintenir un système qui relègue les minorités - les femmes et les personnes racisées ou de culture extra-européenne - au second plan. Si nous nous sommes concentrées dans cette étude sur la question de l'industrie du Care en ce qui concerne les femmes migrantes, il est pour autant primordial de ne pas tomber dans un stéréotype de la femme migrante. Malgré les obstacles et discriminations institutionnelles nombreuses sont

également celles qui montent leurs entreprises, reprennent des études, ou encore travaillent dans le milieu juridique, médicale, artistique...

L'injonction à la discrétion participe à cette stratégie. Surtout, ne pas parler, ne pas prendre de place ni dans l'espace physique ni dans l'espace mental des Mémoires et ainsi ne pas encourager les générations suivantes à agir différemment. Comme nous l'avons vu, la transmission en contexte migratoire peut être entravée par les traumatismes d'un exil, d'une migration qu'elle soit désirée ou non. Les silences y sont fréquents, et lourds. Le vide laissé par ces silences est néanmoins, pour celles et ceux qui en héritent, difficile à combler. Nous avons tous·tes besoin de nous raccrocher à une histoire personnelle qui nous précède. Tôt ou tard, cette question nous rattrape. C'est dans la continuité ou en opposition de celle-ci que nous construisons notre identité. Et lorsqu'il y a des trous, on tente de les combler, de recoller les morceaux d'histoire qu'on nous a volontiers racontés, ou qu'il aura fallu arracher à une tante ou à un oncle. On s'appuie spontanément sur tout ce qui est mis à notre disposition, et notamment sur l'Histoire, le cinéma, et tous les arts autour de nous, mais qui très souvent ne représentent pas toute la richesse et la diversité de notre société.

Alors que nous nous construisons toutes et tous sur base de cette histoire personnelle qui nous précède, dont nous sommes la prolongation, pourquoi laisser ceux qui dominent continuer à écrire qui nous sommes et influencer les générations suivantes pour qu'elles ne sortent pas des schémas/des cases auquel(le)s chacun et chacune est soit-disant pré-destiné(e) ?

Les femmes ont beaucoup plus tendance que les hommes à minimiser ce qu'elles apportent à la société, à la communauté ou au foyer. "Je n'ai jamais travaillé" entend-on souvent au cours de nos ateliers. Vraiment ?

Il est important que notre société conscientise et reconnaisse publiquement la part du travail accompli par les femmes et qu'elle questionne ses stéréotypes sur les femmes racisées ou de culture non-occidentale. En tant que membre d'une ou de plusieurs minorités, il est important que nous racontions nos propres histoires, notamment celles liées au travail sous toutes ses formes.

Bibliographie

Beauzac J. (2019). Représenter les noir-es : le regard blanc. Dans le podcast *Vénus s'épila-t-elle la chatte ?*. France

Bideaux, K. (2023) Gender marketing. Publictionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics.

Borkowska, M., & Luthra, R. (2022). Socialization Disrupted: The Intergenerational Transmission of Political Engagement in Immigrant Families. *International Migration Review*, 01979183221134277.

Cherenti, R. (2020). *L'Homme le plus pauvre de Wallonie est (toujours) une femme*. CeRIS, Université de Mons

Delcroix, C. (2009). Transmission de l'histoire familiale et de la mémoire historique face à la précarité. *Migration société*, (3-4), 141-158.

Dominici, M.,(2021) *L'histoire oubliée des femmes au foyer*, France, 2021, 53min.

ETCS, (7 juin 2020) « IDB06 – Part de l'emploi par secteurs Nace », <https://emploi.belgique.be>, in « La dimension de genre de la crise du Covid-19 », note de l'Institut pour l'égalité des femmes et des hommes.

Fabbiano, G. (2009). Mémoires familiales en question. *Revue Projet*, 311, 49-57. <https://doi.org/10.3917/pro.311.0049>

Farris, S. R., & Magliani-Belkacem, S. (2013). Néolibéralisme, femmes migrantes et marchandisation du care. *Vacarme*, 107-116.

Federici, S. (2002) Reproduction et lutte féministe dans la nouvelle division internationale du travail In : *Genre, mondialisation et pauvreté* [en ligne]. Genève : Graduate Institute Publications, URL: <http://books.openedition.org/iheid/5518>

Federici, S. (2019). *Le capitalisme patriarcal*. La fabrique éditions.

Goffard, C. (2015). *Les femmes, grandes oubliées de l'histoire de l'immigration*. Média Animation.

Gonzales Buendía R. M. (2016), Los proyectos migratorios de las mujeres. Un estudio multifactorial. Narraciones de mujeres inmigrantes entracomunitarias en Palma de Mallorca, Université des Îles Baléares.

Guillén Crespo, P. (2021) « « Je veux travailler ! » Barrières à l'insertion professionnelle des femmes immigrées », *Analyses de l'IRFAM*, n°3, p.4

Hajjat, A. (2005). Immigration postcoloniale et mémoire. *Immigration postcoloniale et mémoire*, 1-150.;

ILO, (2015) ILO global estimates on migrant workers, Results and methodology, Special focus on migrant domestic workers, p.17

INS, (1970) Recensement de la Population au 31 décembre 1970. *Tome 4. Population selon la nationalité*. A. Royaume, Provinces, Arrondissements et Régions linguistiques, Bruxelles, 1974, p. 14 ;

INS, (Avril 1977) Enquête socio-économique. *Tome 1 : Population selon l'état civil et par âge*. Etrangers, Bruxelles, 1978, p. 14.

Jeannot, G, (30 mai 2021). *Après 22 mois de grève et un accord historique, les femmes de chambre de l'hôtel Ibis Batignolles racontent leur lutte "contre le patronat"*. France TV Info. https://www.francetvinfo.fr/economie/emploi/metiers/restauration-hotellerie-sports-loisirs/temoignages-les-femmes-de-chambre-de-l-hotel-ibis-batignolles-racontent-leurs-22-mois-de-lutte-contre-le-patronat_4639771.html

Kemtchuaing, L. (21 Nov 2017) *Ni Vues Ni Connues, quand l'Histoire oublie ses femmes* Interview de Nebelzstein. M. pour Café Babel, in <https://cafebabel.com/fr/article/ni-vues-ni-connues-quand-l-histoire-oublie-ses-femmes-5ae00bf8f723b35a145e81df/>

Kessas, S. (17 avril 2020). *Dominique Méda: "Les métiers ultra féminins, ultra mal payés nous permettent de continuer à vivre"*. Les Grenades - RTBF <https://www.rtb.be/article/dominique-meda-les-metiers-ultra-feminins-ultra-mal-payes-nous-permettent-de-continuer-a-vivre-1048338>

Khoojinian, M. (2014). L'immigration marocaine. 50 ans d'histoire associative à Bruxelles. CFS.Ep <https://ep.cfsasbl.be/+50-ans-d-immigration-marocaine-a-Bruelles-+>

Laarousi, M. V., (2015) *Les Rapports Intergénérationnels Dans La Migration: De La Transmission Au Changement Social*. 1st ed. Presses de l'Université du Québec, URL: <https://www.jstor.org/stable/j.ctv1n35dtg>.

Laaroussi, M. V. (2007). Les relations intergénérationnelles, vecteurs de transmission et de résilience au sein des familles immigrantes et réfugiées au Québec. *Enfances Familles Générations. Revue interdisciplinaire sur la famille contemporaine*, (6).

Lamb, V. M. (2019). *De la " femme au foyer" à la " féministe": une étude comparative de l'évolution des femmes britanniques et américaines des années 1950 aux années 1970 à travers les magazines féminins* (Doctoral dissertation, Université de Toulon).

Livia, L. (11 mai 2021). *Quand la classe travailleuse écrit l'histoire | Emilie Claeys (1855-1943)* <https://www.solidaire.org/articles/quand-la-classe-travailleuse-ecrit-l-histoire-emilie-claeys-1855-1943>

Marchand, Z. (13 février 2024). *Tout travail mérite-t-il salaire ? Femmes pansements, on nous ment* Le Grain asbl. <https://www.legrainasbl.org/revueakene/tout-travail-merite-t-il-salaire/>

MOCBruxelles, (22 janvier 2024). *Une audition au Parlement européen pour faire avancer les droits des travailleuse.s sans papiers.* <https://mocabxl.be/une-audition-au-parlement-europeen-pour-faire-avancer-les-droits-des-travailleur-euse-s-migrant-e-s/>

Nakano Glenn, E., & Sofio, S. (2016). Pour une société du care. *Cahiers du genre*, (3), 199-224.

Neuburger, R. (2003). Relations et appartenances. *Thérapie familiale*, 24(2), 169-178.

OXFAM, (2020). Rapport « *Celles qui comptent* » <https://oxfambelgique.be/les-femmes-et-les-filles-travaillent-125-milliards-dheures-par-jour-gratuitement>

Sayad, A. (1999). Immigration et " pensée d'État". *Actes de la recherche en sciences sociales*, 129(1), 5-14.

Tebbakh, S. (2007). Une transmission discrète et fragmentaire. De l'histoire migratoire dans les familles maghrébines. *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, (6/7).

Truong T.-D., Gasper D., Handmaker J., Bergh S. I. (2013), *Migration, Gender and Social Justice : Perspectives on Human Insecurity*, Heidelberg : Springer.

Wernaers, C, (16 juin 2022). *Grève des travailleuses domestiques sans papiers : "Je veux me battre pour mes droits"*. Les Grenades – RTBF. <https://www.rtbef.be/article/greve-des-travailleuses-domestiques-sans-papiers-je-veux-me-battre-pour-mes-droits-11013808>